

T 313, 10

L'Ogre de la Forêt-Noire

Texte publié par Millien

Il y avait une fois un jeune homme revenant d'un pèlerinage qui avait duré sept ans. Il rapportait six cents francs en bourse. À l'auberge où il buvait un coup, en se reposant, il trouva un voyageur comme lui, qui lui proposa une partie de cartes.

— J'accepte, répondit-il, fixez l'enjeu.

— Cent francs !

— Soit.

Et il gagna.

— Vous me devez une revanche, dit l'autre.

— Je vous la donne.

Cette fois, le jeune homme perdit ; on avait doublé l'enjeu. On le redoubla pour une troisième partie, qu'il perdit encore.

Comme il s'obstina à continuer et que la chance ne lui revint pas, il eut bientôt vidé sa bourse.

— J'ai encore quelque chose à perdre, dit-il, dans un accès de fol entêtement ; je joue ma personne contre la vôtre.

— Jouons ! répondit l'adversaire qui, ayant rapidement gagné, reprit d'un ton sec :

— Maintenant que tu m'appartiens, tu n'as pas de temps à perdre pour te rendre dans mon château à la Forêt-Noire. Le chemin est long, tu en as pour un an et un jour, et je t'engage à partir sans retard, ou autrement...

— Et de quel côté me diriger ?

— Voici une lettre qui te servira. J'ai trois frères. Tu arriveras chez le premier, il t'indiquera la route. N'oublie pas de présenter cette lettre, car mes frères sont des ogres comme moi et tu serais mangé.

Le pauvre garçon n'était pas rassuré par de telles paroles. Il partit le jour même et, après une longue marche dans un pays désert, il arriva au logis d'un des trois frères.

—Toc-toc !

L'ogre vint ouvrir la porte, et bien vite le jeune homme lui tendit la lettre.

— Ah ! ah ! c'est de mon frère que je n'ai pas vu depuis neuf cents ans. Que voulez-vous ?

— Que vous m'indiquiez le chemin qui mène chez lui.

— Je ne le connais pas, mais attendez.

Cet ogre était le roi des grenouilles. Il appela tout son peuple. En un clin d'œil, il arriva des milliers de grenouilles de toutes les tailles.

— Connaissez-vous, leur demanda-t-il, le chemin de la Forêt-Noire ?

— Non, répondirent-elles, nous ne nous éloignons guère et nous ne connaissons que ce pays-ci.

— Eh bien ! dit l'ogre au jeune homme, allez plus loin. Vous trouverez mon frère, le roi des petits oiseaux, qui vous renseignera peut-être.

Le garçon repartit, marcha longtemps encore et finit par arriver chez le second frère.

— Toc-toc !

— Qui est là et que voulez-vous ?

— Je voudrais, dit le jeune homme en présentant la lettre, savoir le chemin de la Forêt-Noire.

— Ah ! c'est mon frère qui vous envoie : je ne l'ai pas vu depuis neuf cents ans.

Il rassembla ses petits oiseaux, *grappetots*, *reuches*, bouvreuils, merles, perdrix, etc...Tous déclarèrent que leur vol n'allait pas jusqu'à la Forêt-Noire, et pas un n'en connaissait le chemin.

— Continuez votre route, dit l'ogre, jusque chez un autre de mes frères. Je crois que c'est lui qui pourra vous satisfaire.

Il fallut donc marcher, marcher encore pour atteindre le logis de ce troisième frère. Enfin, l'y voici :

— Toc-toc !

La porte s'ouvrit :

— Que demandez-vous ?

— Voici une lettre de votre frère.

— Ah ! il y a neuf cents ans que je ne l'ai pas vu.

— Pouvez-vous m'indiquer le chemin de son château ?

Cet ogre était le roi des gros oiseaux. Il réunit ses aigles, ses vautours, ses bondrées : aucun ne connaissait la Forêt-Noire. Mais il manquait à l'appel un aigle, un vieux aigle qui voyageait beaucoup. L'ogre proposa de l'attendre. Il arriva une heure après.

— D'où viens-tu donc, si en retard ?

— De bien loin. Je me trouvais près de la fontaine de la Forêt-Noire, et j'ai voulu m'y baigner.

— Eh bien ! tu vas y retourner avec ce jeune homme. Prends-le sur ton dos et porte-le jusque-là.

L'aigle obéit. Voici le garçon fendant les airs. Tout à coup, l'aigle ayant faim descendit rapidement vers un troupeau qui paissait, fondit sur un mouton, le mangea en un clin d'œil, puis repartit, pour ne s'arrêter qu'au bord de la fontaine de la Forêt-Noire, où il déposa son fardeau.

À ce moment, trois jeunes filles sortaient de la fontaine où elles venaient de se baigner. Elles se rhabillèrent, mais l'une des trois perdit son *mouchoir*. Le garçon le trouva et s'approcha d'elles :

— N'auriez-vous pas perdu ce mouchoir ?

— Il est à moi, répondit la plus jeune. Je vous remercie.

— Est-ce bien dans cette maison, là-bas, que demeure le maître de la Forêt-Noire ?

— Oui, c'est notre père. Si vous avez affaire à lui, tenez-vous sur vos gardes, car c'est un ogre.

Et laissant ses deux sœurs marcher devant, elle ajouta :

— Vous allez frapper à la porte. Il viendra l'ouvrir, sortira et vous dira par trois fois : « Entrez ». Vous répondrez : « Passez le premier, à vous l'honneur ». Dans la chambre, il vous offrira une chaise ; ne vous asseyez pas, elle vous brûlerait. Il vous montrera ses glaces, ses tableaux ; ne tournez pas la tête pour les regarder¹. Dites-lui simplement ce que vous avez à lui dire.

¹ Note de M. : Ses yeux auraient été brûlés ; sa tête serait restée de travers, disent d'autres versions.

Ils arrivaient à la porte du logis. Le jeune homme remercia et frappa à l'huis. Aussitôt, l'ogre parut :

— Ah ! c'est toi. Fort bien ! Entre.

— Non, passez d'abord, à vous l'honneur.

— Entre donc.

— Non, non, après vous.

— Je te dis d'entrer.

— Je ne veux pas, entrez le premier.

L'ogre entra :

— Assieds-toi.

— Non, je ne suis pas las.

— Vois-tu ces glaces, ces tableaux ? Regarde par ici... et par là, tourne-toi.

— Non, je ne peux pas me tourner, j'ai le *torlicou*². Donnez-moi plutôt de l'ouvrage.

— Voici tes outils, une scie, une cognée, une *chèvre*³. Il faut que demain, avant le coucher du soleil, tu aies abattu et exploité ma forêt de trois cents arpents, sinon, tu seras mangé.

La cognée et la scie étaient en bois, la chèvre était en fer. Le jeune homme, dès le point du jour, s'en alla bien tourmenté ; n'essayant pas même de se servir de pareils outils, il se coucha sur l'herbe. Quand fut venue l'heure du déjeuner :

— Laquelle de vous, dit l'ogre à ses filles, va porter à manger à l'ouvrier ?

— Pas moi, dirent l'aînée et la cadette.

— J'irai, dit la plus jeune, enchantée de revoir le jeune homme dont elle avait grande pitié.

Elle le trouva rêveur et dolent :

— Vous ne travaillez donc pas ?

— À quoi bon ? Votre père m'a commandé de couper cette forêt avec ces outils-là, avant la fin du jour. Autant vaut qu'il me mange aujourd'hui que demain !

— Ne vous désolez pas. Je reviendrai à l'heure du goûter. Restez couché, si vous le voulez, mais ne vous endormez pas avant mon retour.

Elle revint à midi, apportant le goûter.

— Mangez, puis vous pourrez dormir une heure.

Il goûta, puis s'endormit. Pendant son sommeil, la fille de l'ogre se mit à dire :

— Par la vertu de ma baguette, que la forêt soit abattue, exploitée ce soir, comme mon père le demande !

Puis, elle s'éloigna. À son réveil, le jeune homme fut bien étonné de voir tous les arbres coupés, ébranchés, équarris, mis en *cordes*, etc.

Il attendit la fin du jour et s'en alla trouver l'ogre.

— Maître, mon ouvrage est fait. Que m'ordonnez-vous pour demain ?

— Tu es bien *malin*⁴, toi ! Puisque mon bois est exploité, je veux que, demain, avant soleil couché, tu l'aies défriché d'un bout à l'autre. Prends ces outils et tâche de t'en bien servir ; sinon, tu seras mangé.

C'était, avec la même cognée, une pioche en bois. Plus désolé que jamais, le pauvre garçon, en arrivant sur le terrain à la pique du jour, brisa ses outils dans un accès de désespoir et, jetant le manche après la cognée, se coucha comme il l'avait fait la veille. À l'heure du déjeuner :

² Note de M. : Torticolis.

³ Note de M. : Chevalet pour scier le bois.

⁴ En italiques dans le texte. À partir de ce passage, les italiques viennent du texte publié.

— Qui portera aujourd’hui, dit l’ogre, le déjeuner à l’ouvrier ?

La plus jeune s’en défendit d’abord, pour détourner tout soupçon :

— J’y suis allée hier ; à une autre maintenant !

— Puisque tu t’en défends, tu iras encore.

Elle partit toute joyeuse et arriva près du jeune homme qui ne l’était guère.

— Pourquoi ne travaillez-vous pas ?

— Travailler ? Défricher le terrain avec des outils de bois avant ce soir ? J’aime mieux être mangé tout de suite.

— Rassurez-vous ; je vous aiderai. Je reviendrai à midi avec le goûter. Ne vous endormez pas jusque-là, mais ayez confiance.

À midi, elle le décida à manger et à dormir. Et alors :

— Par la vertu de ma baguette, que tout ce bois soit défriché avant ce soir, comme mon père le demande !

Quand le jeune homme se réveilla, elle était partie, mais tout le terrain avait été fouillé, de distance en distance, les racines des arbres s’entassaient sur le sol parfaitement nivelé.

Le soir venu, l’ogre vit arriver son ouvrier.

— Maître, ma besogne est achevée. Qu’y a-t-il à faire pour demain ?

— Tu es donc aussi *malin* que moi ?... Il y a trois cents ans que ma femme a laissé tomber son anneau dans la mer. Je veux qu’avant demain soir tu me le rapportes, ou tu seras mangé.

Le jeune homme eut envie de s’écrier : « Mangez-moi tout de suite ! » Il passa une très mauvaise nuit et se dirigea à l’aube au bord de la mer où il se coucha, dans l’accablement le plus complet.

— Qui portera les vivres à l’ouvrier ? demanda l’ogre à ses filles.

— Cette fois, c’est à votre tour, dit la plus jeune à ses sœurs. Je ne veux plus y aller.

— Tu ne veux plus ? Pour t’apprendre à être moins impérieuse, tu iras encore.

C’était bien ce qu’elle désirait. Elle s’achemina aussitôt vers le rivage où le jeune homme se désespérait.

— Vous n’avez donc rien à faire ?

— Oh ! peu de chose ; je n’ai qu’à retirer de l’eau un anneau qui y est tombé il y a trois cents ans !

— Ne perdez pas courage. Attendez, sans dormir, que je revienne avec votre goûter et je vous tirerai peut-être d’embarras.

À midi, elle était de retour. Lorsqu’il eut mangé :

— Coupez-moi à menus morceaux, lui dit-elle ; mettez-moi dans ce sac et jetez-moi dans la mer. Surtout ne vous endormez pas, mais tenez-vous prêt à me retirer dès que je vous aurai appelé trois fois. Vous rapprocherez alors les morceaux de mon corps les uns des autres.

— Je ne peux consentir à vous faire du mal...

— Il le faut ; du reste vous me reverrez telle que je suis et je n’en souffrirai pas... Seulement hâtez-vous de me retirer de l’eau à mon troisième appel ; si vous tardiez, il y resterait quelque partie de mon corps.

Le jeune homme finit par consentir. Il la coupa en petits morceaux qu’il mit dans un sac et jeta dans la mer. Malheureusement il s’endormit et ne l’entendit pas :

— Je me noie !... je me noie !... je me noie !... tends-moi la main !

Un quatrième appel le réveilla : il se précipita, mais il était déjà trop tard ; car ayant retiré du sac, puis rapproché les os de la fille, il vit qu’il manquait un petit doigt de pied. Elle avait trouvé l’anneau, qu’elle lui laissa en retournant chez son père.

Au soleil couché, le jeune homme arriva chez l’ogre :

— Maître, voici votre anneau.

— Décidément tu es plus *malin* que moi. Pour te récompenser, je te donnerai une de mes filles en mariage. Demain, je les mettrai toutes trois dans un sac, et, les yeux bandés, tu feras ton choix.

Il avait bien peur de ne pas mettre la main sur la plus jeune, mais elle trouva le moyen de le voir et lui dit :

— Tu sais qu'il me manque un petit doigt de pied. Tu me reconnaîtras à cette marque.

C'est ainsi que le lendemain, il put choisir celle qu'il aimait.

— Elle est à toi, dit l'ogre ; vous vous marierez aujourd'hui.

On fit donc la noce. Mais l'ogre avait décidé, de concert avec sa femme qui était encore pire que lui, de tuer sa fille ainsi que son gendre. Il plaça au-dessus de leur lit un grand couperet ; il suffisait de tirer un cordon pour le faire tomber et leur trancher la tête.

Le soir, en entrant dans la chambre, la fille dit à son mari :

— Voici un piège... et nous n'avons plus qu'à nous sauver bien vite. Descends dans l'écurie ; selle la mule qui fait au pas sept lieues.

Il y alla, mais la mule ne voulait pas se lever, elle semblait vieille et éreintée : il prit un beau cheval à côté d'elle et le sella. Sa femme vint le rejoindre :

— Ah ! tu t'es trompé, c'est la mule qu'il fallait prendre, le cheval ne fait que quatre lieues au pas... Tant pis ! partons vite.

Au milieu de la nuit, l'ogre tira la ficelle qui soutenait le couperet, puis il alla voir le résultat de sa ruse. Bien surpris de trouver le lit vide, il courut vers sa femme :

— Les mariés sont partis !

— Selle ta mule et poursuis-les.

Eux cependant s'enfuyaient au galop.

— Ne vois-tu rien venir ? demandait la fille.

— Je vois un cavalier qui vient vite comme le vent.

— C'est mon père !... Par la vertu de ma baguette, que notre cheval se change en église, toi en autel, moi en prêtre !

Le prêtre était à l'autel quand l'ogre arriva.

— N'avez-vous pas vu passer un jeune homme et une jeune fille ?

— *Dominus vobiscum* ! répondit le curé.

— Entendez-vous ce que je vous demande : avez-vous vu passer un jeune homme et une jeune fille ?

— *Et cum spiritu tuo.*

L'ogre tourna bride et revint vers sa femme.

— Les as-tu trouvés ?

— Non, je n'ai vu qu'un curé à l'autel dans une église.

— Retourne vite : le curé, c'est elle ; l'autel, c'est lui...

— Ne vois-tu rien venir ? demandait la fille.

— Si, je vois un cavalier vite comme le vent.

— C'est mon père. Par la vertu de ma baguette, que le cheval soit un étang, toi une barque, moi un pêcheur !

L'ogre arrivait :

— Hé ! pêcheur, avez-vous vu passer un jeune homme et une jeune fille à cheval ?

— Je prends plus de petits poissons que de gros.

— Ce n'est pas ce que je te demande.

— En voulez-vous, gros ou petits ?

— Imbécile de sourd !

Il retourna chez lui.

— Les as-tu pris ? dit sa femme.

— Non, je n'ai trouvé qu'un pêcheur dans une barque sur un étang.

— Mais la barque et le pêcheur, c'étaient eux ! J'y vais moi-même... tu ne fais rien de bon.

Elle partit.

— Vois-tu quelque chose ? demandait la fille.

— Je vois un cavalier qui vient, vite comme un éclair.

— C'est ma mère ; nous sommes cette fois en grand danger. Par la vertu de ma baguette, que le cheval devienne un champ de blé, toi la paille, moi le grain !

L'ogresse était déjà arrivée :

— Que je devienne souris, dit-elle, pour manger le grain !

— Et moi, chat ! cria la jeune fille en se précipitant sur la souris qu'elle dévora.

Les mariés étaient sauvés. Ils continuèrent tranquillement leur chemin et s'établirent dans une ville, où ils arrivèrent quelques jour plus tard. La jeune femme avait donné son anneau à son mari, en lui disant :

— Garde-le avec soin ; si tu venais à le perdre, tu perdrais la mémoire de tout ce qui s'est passé entre nous ; tu m'oublieras au point de ne plus me reconnaître.

— Sois tranquille, l'anneau ne me quittera jamais.

Ils vivaient ainsi, parfaitement heureux. Un soir, une cousine du mari lui dit en riant :

— Le bel anneau que vous avez ! et que vous seriez aimable de m'en faire cadeau !

— Ma cousine, demandez-moi ce que vous voudrez et je vous le donnerai, mais pas l'anneau.

— C'est l'anneau que je voudrais.

— Impossible de m'en défaire. Il m'arriverait malheur.

— Voulez-vous au moins que je l'essaie ?

— Bien volontiers, — et il le lui tendit.

Aussitôt il perdit la mémoire du passé ; sa femme devint pour lui une étrangère qui dut quitter sa maison et se loger dans une rue voisine. À partir de ce jour, il commença une vie de plaisir, en compagnie de deux débauchés des environs. Ils ne tardèrent pas à remarquer la belle jeune femme qui semblait affecter de les regarder toutes les fois qu'ils passaient sous ses fenêtres et ils décidèrent d'obtenir ses faveurs. Ils jouèrent aux cartes à qui se rendrait le premier chez elle. Celui qui fut désigné s'y présenta donc comme chez une femme galante, reçut bon accueil, soupa et s'installa pour la nuit. Au moment où elle venait d'éteindre la chandelle pour se coucher, elle lui dit :

— J'ai oublié de tirer un seau d'eau ; tirez-en, je vous prie.

Il tira un seau, puis un autre et un troisième ; toute la nuit, il tira de l'eau sans pouvoir s'en empêcher. À l'*Angelus* du matin, il rentra chez lui bien mécontent.

Le soir venu, ce fut le tour d'un autre : celui-là passa la nuit à balayer la maison, jusqu'à l'*Angelus* du matin. Pas plus que le précédent, il ne souffla mot de sa mésaventure.

Le troisième soir, c'est le mari qui se présenta chez sa femme, sans la reconnaître. Elle essaya de lui remettre en mémoire son séjour chez l'ogre avec les divers incidents, mais ce fut inutile. Alors elle prit un anneau à son doigt :

— Mettez cet anneau à votre doigt, dit-elle, et posez votre pied gauche sur le mien.

Il obéit et aussitôt il la reconnut. Il se jeta à son cou en lui demandant pardon. À partir de ce jour, rien ne troubla plus leur tranquillité.

(Conté par Marie Rougelot, femme Bornet, née à Murlin en 1828).

AM 191

Millien, *RDN*, XII/ M.-L. Tenèze, *CDF*, [14]/ J. Drouillet/ F. Morvan

ACHILLE MILLIEN

Recueilli à [Murlin] s.d. auprès de Marie Rougelot, femme Bornet, née à Murlin en 1828⁵, [É.C. : née le 18/03/1829 à Murlin, mariée le 05/11/1846 à Murlin avec Charles Bonnet, tisserand, résidant à Montifaut, Cne de Murlin]. L'original n'a pas été conservé.

Publié par Millien, RDN, T.XII, 1907-1908, p.69-70 ; 89-91 ; 114-116 ; 139-142⁶.

Repris par M.-L. Ténèze, CDF, 1980, p. 77-88, par J. Drouillet, FNM, VI, 1985, p.85- 94 et par F. Morvan, CB, p. 117- 129.

Catalogue, I, n° 10, vers. B, p. 210 (« forme littéralisée. »)

⁵ On trouve la mise au net manuscrite de cette version, Ms 53,4 (2-16). Le premier feuillet manque.

⁶ Sous la rubrique : Contes populaires du Nivernais.